

Les Testaments Extraordinaires

Baptiste Pujol

Les Testaments Extraordinaires

Chroniques des Temps d'Airain

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12736-1

Prologue

« Putain ! »

Le verre de rhum centenaire qui venait de glisser des mains de Maître Barthélémy n'avait pas encore touché le sol que le mot s'était déjà échappé de ses lèvres humides. Aucune animosité, aucune colère ou aigreur ne l'accompagnait pourtant. Il avait été prononcé dans un pur réflexe, lui-même conditionné par des siècles d'une vulgarité qui s'était propagée des bas-fonds de la société jusqu'en son sommet, comme par capillarité. Après plusieurs millénaires de civilisation, les jurons restaient d'ailleurs les meilleurs exemples de cet élan qui, plus qu'une ascension sociale, s'apparentait à une véritable conquête des hautes sphères. Jadis née sur la langue râpeuse du charretier ou de la poissonnière, et aujourd'hui irrémédiablement logée dans le cortex cérébral d'un juriste pourtant bien éduqué, l'insulte était devenue le plus commun des langages. Et c'est précisément au cœur du cerveau de notre cher notaire, à cet instant précis où la frustration le disputait encore à l'apathie, que deux paradoxes, secouant cet esprit lentement gagné par la dépression, vinrent se heurter violemment.

Premier paradoxe. Ce qui est rare est cher, comme l'on disait communément autrefois, occultant l'anomalie syllogistique du cheval borgne. Or, cette affirmation, qui reposait sur le principe de la finitude des richesses matérielles, n'avait jamais eu moins de sens qu'en ce jour qui voyait approcher la fin du monde. En effet, la bouteille que Maître Barthélémy avait entrepris de vider si méthodiquement de son contenu depuis une semaine, à raison d'un demi-verre chaque jour, recelait l'un des plus incroyables savoir-faire que

la civilisation humaine avait pu produire. Ce nectar, fabriqué à partir des cannes à sucre les plus aromatiques, distillé des mois durant en fûts de bambous, délicatement aromatisé au miel de fleur de vanillier, et patiemment ambré pour lui donner l'amertume boisée des meilleurs whiskys, aurait pu se vendre plusieurs milliers d'eurollars, de chavos ou de yuans il n'y a pas un an, quand le monde tournait encore. Et maintenant qu'il n'en serait plus fabriqué de pareil, son propriétaire peinerait pourtant à trouver quelqu'un prêt à perdre de son temps ne serait-ce qu'à en négocier le prix.

Second paradoxe. Les rituels, ces gestes d'apparence anodine pour le profane mais parés des plus profondes symboliques pour l'initié, avaient été inventés par l'homme pour marquer ses victoires sur le plan spirituel. Ils existaient, surtout, pour lui rappeler qu'au-delà de ses angoisses existentielles, il pouvait trouver refuge dans la construction d'une sorte de symbiose artificielle avec son prochain. La communion, l'aumône, le mariage, le jeûne. Tous ces gestes, tous ces rituels rappelaient à l'homme qu'outre sa chair et ses os, il était avant tout un être de foi. Et pourtant, c'est quand toute foi s'est évanouie de leur cœur que les hommes se raccrochent le plus à ces marques culturelles.

Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, engoncé dans son costume trois pièces quelque peu râpé et coiffé de son anachronique catogan, Maître Barthélémy ne savait ce qui, dans ces gestes qu'il continuait d'accomplir quotidiennement, relevait du rituel ou de la simple habitude. Se réveiller à heure fixe, déjeuner et s'apprêter, partir au bureau en croisant chaque matin sur leurs trajets ces mêmes travailleurs qui, comme lui, avaient fait le choix de ne pas renoncer, de faire leur part des choses pour que le monde puisse tenir debout jusqu'à la dernière seconde, traiter les dossiers de moins en moins nombreux qui atterrisaient sur son bureau, attendre 11 h 00 et se servir un verre accompagné d'un cigarillo.

Rituel ou habitude, exorcisme ou mécanisme. Maître Barthélémy aurait bien pris quelques minutes pour verser dans sa tendance naturelle – et désormais commune à tous les habitants de

cette planète – à l'introspection pour y répondre mais son attention était captée par un dossier qui trônait sur son bureau depuis plusieurs mois. Une chemise cartonnée emplie d'une somme de documents recélant les deux paradoxes auxquels il venait de songer : un trésor sans valeur et un rituel désuet.

11 h 03. Le verre fugitif gisait désormais fêlé sur le sol et le tapis de laine qui recouvrait ce dernier en avait rapidement bu le contenu. Le notaire décida qu'il avait déjà perdu assez de temps, se servit un autre verre et alluma son cigarillo. Le précieux dossier en question, dont il s'empara une fois installé dans son fauteuil, portait sur lui les stigmates d'une lecture maintes fois répétée, fût-elle empreinte du sacré que son propriétaire lui accordait. Coins cornés, bords décollés et pliés, feuillets jaunis, peu importait sa parure puisqu'il ne brillait que par l'histoire qu'il racontait. A nulle autre pareille, cette histoire, Maître Barthélémy l'avait patiemment reconstituée grâce à ses compétences professionnelles et, osons le dire, un peu de chance. Certes moins bien documentée que l'ouvrage d'un historien professionnel, certes moins bien écrite qu'un roman même populaire, elle était unique en son genre, irremplaçable aux yeux de notre homme de lettres et de loi, et source à la fois d'un réconfort et d'un désarroi tous deux incommensurables. En son sein, douze testaments. Douze legs anonymes, chacun insignifiant puisque signés des mains calleuses, rêches et crevassées des classes populaires, des locataires des abysses. Douze tragédies injustement oubliées, éludées par la grande Histoire des puissants, seule que l'on prit la peine de conter des millénaires durant. Agrémentés d'annotations personnelles, de coupures de presse collectés au fil du temps parmi le trivial et l'ordinaire, et titrés avec plus ou moins d'inspiration par leur détenteur, ces récits livraient une narration unique des trois cent soixante dernières années de l'Humanité, du Temps de l'innocence à celui de la Grande Crise, pour se révéler, aux yeux de leur collecteur et unique lecteur, comme rien de moins que ce qu'il aimait à appeler les Testaments Extraordinaires.

Le Pacte du Haut Verger

Emporter son secret dans sa tombe. S'agit-il là de l'acte le plus égoïste qui soit ou de la plus pure forme d'abnégation dont un être humain soit capable ? Lorsque l'on a vécu plusieurs années avec un secret si lourd qu'il a marqué de son empreinte jusqu'à notre âme, à qui peut bien profiter sa révélation ? A celui qui l'aura porté pour s'en délester aux portes de l'au-delà ? Ou bien à celui qui, après en avoir été exclu, se voit confié la charge de le recevoir à son tour ?

Ce dilemme n'en est pas un pour qui se trouve le dépositaire d'un secret sans relief, d'un secret fade et terne de simplicité. Il est ainsi des secrets qui n'existent que pour protéger leur détenteur. Des secrets dont la révélation causerait un tort irréparable à ce dernier, fussent-ils porteurs d'un espoir de soulagement pour tous ceux qui ont pâti, parfois toute leur vie, d'en avoir été tenus à l'écart. Ceux qui choisissent d'emporter dans la tombe ce genre de secret ne méritent selon moi que le mépris.

Mais il est aussi des secrets qui n'existent que pour protéger ceux qui les ignorent. Et dans ce cas, celui qui porte ce secret aura voué sa vie, et sa mort, à porter un fardeau trop large pour ses seules épaules. Ceux-là qui préfèrent expirer en gardant leurs lèvres scellées, afin que ce mal qui les aura rongés toute leur vie ne se répande pas dans les cœurs de leurs proches, ceux-là méritent la sanctification.

Depuis quarante ans, je n'ai eu de cesse de me demander à quelle catégorie appartenait mon secret. Je n'ai eu de cesse de me demander où s'arrêtait mon devoir de mère à ton égard, dans le silence éternel ou dans le risque des mots qui ne s'envoleront pas.

Après quarante ans, j'ai compris qu'aucun de ces choix ne saurait être le bon. Car mon secret, qui se trouve à la confluence de ces deux catégories, charrie avec lui autant de merveilles que de tourments. Pour cette raison, ce secret n'est pas resté figé en moi durant tout le temps que je l'y ai gardé. Il a accompagné chaque battement de mon cœur comme chaque larme que j'ai versée. Il m'a si longtemps obsédée que les questions qu'il soulevait m'ont presque amenée à croire qu'il n'était pas réel, qu'il n'était pas croyable. Et j'aurais certainement fini par l'oublier si, à chaque instant de ton existence, ma fille, tu n'avais pas été là pour me le rappeler. Car ce secret est celui de tes origines.

Ainsi, si, depuis ce lit d'hôpital où je pousserai bientôt mon dernier souffle, je m'apprête à te léguer ce secret, je le fais moins par égoïsme ou abnégation que par sens du devoir. Je te lègue ce secret car il est de mon devoir de mère de le faire. Je te lègue ce secret car il est de mon devoir de te dire qui est ton père, que cela te plaise ou non. Que tu le croies ou non.

La genèse de mon secret débute il y a quarante ans de cela, soit l'année de mes 23 ans, lors de mon séjour printanier près de Cannes. Comme chaque année à cette période, le retour des beaux jours avait momentanément effacé les rugosités de notre époque, et nous continuions de nous réfugier dans les derniers bastions de notre déni collectif face aux inévitables bouleversements que notre monde allait connaître. C'était du moins l'atmosphère générale telle qu'elle me revient aujourd'hui. En ce qui me concernait, j'étais plutôt à rebours de cette ambiance et tentais de me remettre d'un événement qui avait bouleversé ma vie un mois plus tôt : le décès de mon cousin Damien, que j'avais toujours considéré comme mon frère. Son deuil était vraiment difficile pour moi et j'avais cherché à m'en échapper en bousculant mon quotidien. C'est pour cette raison que je m'étais faite engager comme serveuse dans un petit restaurant du bord de mer de Théoule, où je travaillais depuis plusieurs jours déjà lorsque ton père vint y manger.

Ce jour-là, le second service du midi allait s'achever, et l'habituelle brise rafraîchissant avec clémence le pic de chaleur de la mi-journée faiblissait lentement, lorsque ton père arriva. Avant que je n'aie pu marcher à sa rencontre pour l'accueillir, il avait déjà commencé à se diriger vers une table en la désignant du doigt. Un sourire en coin accompagnait le clin d'œil qu'il m'adressa, malicieusement caché sous ses lunettes de soleil. Je me souviens m'être dit, en lui apportant le menu, que le hasard faisait bien les choses puisque c'était précisément à cette table que je comptais l'installer. En terrasse, ensoleillée, proche de l'accès au restaurant donc rapide à servir, mais placée suffisamment en retrait pour échapper à l'œil ficanasse du barman. J'ai vite constaté, à sa façon de me regarder sans se départir de son sourire complice, que le plat du jour ne l'intéressait pas plus que toute autre denrée que nous avions à lui servir. Il choisit ainsi nonchalamment une entrée, un plat et un dessert qui ne se démarquaient pas de la carte par leurs qualités gustatives mais qui, chose que je réalisai par la suite, avaient comme point commun d'être particulièrement longs à préparer. Le restaurant s'était ainsi vidé de tous ses clients lorsque ton père entamait son dessert.

– J'ai passé tellement de temps dans l'obscurité que j'en avais presque oublié à quel point la lumière de la lune est belle, déclama-t-il soudain tandis que je débarrassais une table voisine.

Interloquée, je restai bouche bée jusqu'à ce qu'il désignât du menton le livre que je gardais dans la poche arrière de mon pantalon pour m'y plonger à la fin de mon service : un recueil de nouvelles écrites et illustrées par le réalisateur américain Tim Burton.

– Je pensais que vous reconnaîtriez cette tirade de son film *Les Noces funèbres*, poursuivit-il.

– Je ne suis pas fan au point d'apprendre toutes les répliques par cœur, lui répondis-je d'un ton détaché qui se voulait le barrage à son envahissante familiarité.

– Moi non plus, reprit-il comme si de rien n'était. C'est juste qu'à force de les revoir, certains films s'ancrent en nous qu'on le

veille ou non. Personnellement, ce que j'aime dans l'œuvre de Burton, c'est qu'il y a toujours quelque chose de nouveau à découvrir dans chacun de ses films, même lorsqu'on les a vus vingt fois. A chaque fois, c'est le même émerveillement enfantin.

Je soufflai ostensiblement tout en débarrassant une table de la terrasse, prise au dépourvu que j'étais par cette importune et superficielle approche des œuvres d'un artiste que j'aimais tant et qui méritait, selon moi, d'être abordées avec plus de profondeur.

– Pardonnez mes manières, reprit-il avec détachement, je vous pensais véritablement amatrice de son travail mais je comprends que la présence de ce livre n'a peut-être rien à voir avec vos goûts en matière de cinéma, poursuivit-il en pointant négligemment l'ouvrage en question du bout de sa cuillère à dessert. Peut-être même n'avez-vous pas vu l'ensemble de sa filmographie...

J'étais loin d'être d'humeur à me lancer dans un débat cinématographique avec un inconnu, qui de surcroît me semblait un tantinet benêt, mais je ne pouvais souffrir pareil affront. Une fourchette à la main, nonchalamment tenue comme le maître d'escrime dégainerait mollement son fleuret pour dissuader son élève trop pressé de faire ses armes, j'amorçais une passe ironique.

– Si, au contraire. Je suis d'ailleurs toujours aussi éblouie lorsque je revois sa version de *La planète des singes*...

– Oh, tout de suite les coups bas ! rétorqua-t-il en me parant d'un moulinet du poignet. Là, il s'agissait d'un film de commande. Les critiques assassines qui l'ont suivi étaient prévisibles. Moi, je vous parle de chefs d'œuvre. Et la filmographie de Burton en recèle de si nombreux qu'il en est forcément un qui vous plaise tant que vous pourriez le regarder à l'envi. De mon côté, j'avoue ne pas être capable de passer plus d'une semaine sans revoir l'un d'eux pour la énième fois.

Sa parade était quelque peu scolaire mais efficace. Elle ne suffisait pas pour autant à m'entraîner dans une nouvelle passe. Aussi tins-je ma garde, me contentant de répondre à sa provocation par une position d'esquive :

– Votre croyez parler en expert mais votre approche confine plutôt au fanatisme. Cette obsession au visionnage compulsif m'évoque celle des tueurs en série qui reviennent sur les scènes de leurs crimes afin d'y revivre les sensations qu'ils y ont éprouvées. Mais ils réalisent bien vite que ces simulacres n'égalent jamais la découverte de la première fois.

J'avais accompagné cette dernière précision d'un clin d'œil certes un peu sadique mais ô combien jouissif à l'idée de pervertir de la sorte l'infantilisme de sa position. Il ne se laissa toutefois pas démonter et amorça un nouvel assaut, pointant une nouvelle fois sa cuillère :

– Les tueurs sanguinaires que vous évoquez n'agissent ainsi que pour cultiver leur frustration et en retirer l'excuse nécessaire pour commettre de nouveaux méfaits. Ma vision du cinéphile est tout autre. Selon moi, le cinéphile capable de visionner de multiples fois ses films préférés est plutôt un hédoniste acharné, plongé dans une quête exaltée de l'exactitude, de la satisfaction de voir le film en question se dérouler précisément comme attendu, rencontrer à chaque instant ses attentes au point de pouvoir en déclamer les dialogues en chœur avec les interprètes.

De telles inepties ne m'étaient plus supportables, il me fallait rapidement porter l'estoc :

– Et ainsi périt le mystère des salles obscures, par la paresse de spectateurs effrayés, pétrifiés par l'audace de la nouveauté, rétorquai-je en accompagnant ma réplique d'un large mouvement dans l'épaisseur de l'air.

– Et alors quoi ? se défendit-il. Il faudrait enterrer définitivement les films que l'on a déjà vus ? Accepter le générique de fin avec autant d'irréversibilité qu'une pierre tombale ?

– Et pourquoi pas ? rebondis-je. Ne serait-ce pas là le signe d'une véritable maturité ? Vivre le film dans l'instant présent, l'achever puis en faire son deuil pour laisser la place à d'autres plus en phase avec notre âge vieillissant.